

# LES DERNIERS JOURS

**Laurent Lemaître**

Et c'est ainsi parfois que je pense à moi-même comme à un grand explorateur qui, ayant découvert un extraordinaire pays, n'en peut jamais revenir pour faire don au monde de son savoir : mais le nom de ce pays est enfer.

Malcolm Lowry

*Au dessous du volcan*

## JUIN

### **Le temps à terre**

Je regarde les gens s'agiter, ils courent dans tous les sens, ils ne savent plus vraiment ce qu'ils font, pourtant ils savent ce qu'il faut faire : partir d'ici le plus vite possible. Depuis ce matin c'est un capharnaüm d'êtres humains qui fuient. Ils fuient les armes et les jalousies, ils fuient la mort et c'est leur peur qui les envoie ainsi, se rompre les os contre les grilles des ambassades. Je dis à Cécile qu'ils feraient mieux de rester tranquilles chez eux.

- Tous ceux qui sont là attendent depuis longtemps pour partir, et maintenant c'est une bonne occasion, me dit-elle en souriant.

- On doit leur dire qu'ils se trompent, qu'ils ne pourront pas avoir les visas, regarde les, jamais on ne le leur donnera.

- Laisse les faire, quand ils auront attendu deux ou trois jours, ils comprendront qu'on ne fera rien pour eux et ils repartiront, déçus, en colère contre nous mais ils repartiront. Et n'oublie pas une chose, certains de ceux qui sont là se battent pour sauver leur vie.

Je regarde encore un peu la foule, elle grandit à vue d'œil. Je me sais malade mais je tiens bon. Depuis six mois que je suis ici c'est la pire période que je vis. Au début ce ne fut guère facile mais comme c'était ma première affectation, mon enthousiasme compensait la dépression due au changement total d'univers que je vivais alors. Au

fil des semaines si je perdis, un peu, le mal au cœur, je perdis aussi l'enthousiasme. L'ambassadrice avait été claire là-dessus dès ma première entrevue avec elle.

- Ici, vous vous ennuierez la plupart du temps, il n'y a rien à faire, ou plutôt je n'ai rien à vous faire faire. J'avais demandé un cuisinier et c'est vous qu'on m'envoie. Vous savez faire la cuisine ?

- Non, répondis-je.

- Et bien c'est dommage parce que les gens d'ici, ils mangent n'importe quoi. Dites-moi, si vous ne savez pas faire la cuisine, que savez vous faire ?

Personne à l'Ambassade n'apprécie la patronne, elle est méprisante et pas seulement envers les habitants de ce pays, car ça c'est normal, c'est dans toutes les légations pareil, mais elle est aussi méprisante pour les employés, elle nous juge indignes de travailler avec elle. Elle rêve d'un poste plus en vue, Washington, Londres ou Pékin, un endroit important. Ici, pour elle, c'est le trou du cul du monde.

La foule est là, en bas, je vois des têtes baissées, des gens qui attendront encore quelques heures avant de repartir, comme l'a dit Cécile, en colère et déçus. Je retourne m'asseoir devant l'écran d'ordinateur et je replonge dans le dossier Mendoza.

Je fixe Cécile et au bout de dix secondes environ elle se tourne enfin vers moi.

- Quoi ? demande-t-elle.

- Je pense qu'on va tous rentrer.

- On sera les derniers évacués. Comme les américains après la chute de Saïgon.

- Et Lempereur ?

Catherine Lempereur est ambassadrice de France à Leïan. Nous, on l'appelle l'impératrice, la grande Catherine, la tsarine, la patronne.

- Elle a passé la nuit au téléphone avec Paris, tu te rends compte, là-bas ils se souviennent de nous, il suffit d'un coup de feu et hop on se rappelle qu'il y a du monde par ici.

Le sarcasme est devenu l'une de nos spécialités, à force de fréquenter les cyniques, je me sais l'être devenu.

- Comme si tout ça allait changer quelque chose !

- Franchement, répond Cécile, il était temps qu'il arrive un truc de ce genre, ce pays est en train de mourir.

Cécile en a marre elle aussi, elle est arrivée un an avant moi, son expérience la rend impassible dans toutes les situations, depuis plus de vingt ans qu'elle sert la France, ce n'est pas un coup d'état en plus qui va l'impressionner. Un jour je lui ai demandé pourquoi avec l'ancienneté qu'elle a, elle se trouvait encore ici, dans l'un des plus petit pays qui soit. Elle m'a alors raconté son histoire, elle avait eu une liaison avec un employé malais de l'ambassade de France à Kuala Lumpur, chargé de l'entretien du parc automobile : « On ne peut pas fricoter avec les indigènes, m'avait-elle expliqué, mais moi je les ai tous envoyé se faire foutre et ils me l'ont fait payé. Tu penses, on encourage le personnel diplomatique à fréquenter les populations locales mais de là à baiser avec un sous-développé plutôt qu'avec un

civilisé, ça c'est ce qu'il y a de pire pour eux ». Et depuis, sa carrière était au point mort. Elle attendait la retraite. Et moi, je commençais à faire pareil.

A trente et un ans.

## JANVIER

*(six mois plus tôt)*

### **Journal de Ny Hallet**

*Seul et sans gloire, je me souviens des passages tranquilles et des victoires.*

*Mon amour, tu me manques.*

*Mon cœur à terre une fois de plus, et les étranges et frivoles nuits que nous passâmes ensemble. Comme le consul au Mexique, te dirai-je les mille secrets qui vinrent me manger l'intérieur, te parlerai-je des hommes fiers qui tenaient leurs armes dirigées vers nous ? Oh mon amour nous étions les derniers guerriers à la lutte pour du vent, non, non, pas du vent mais de l'honneur, cette chose encore salie dans un univers plein de tendre paresse. Je connais la vertu des quelques imbéciles, j'ai passé tant de temps auprès des belles, et les bourreaux vulgaires nous défiaient du regard et n'attendaient qu'une chose : notre mort. Juste le temps de maudire les plus beaux souvenirs, même ceux qu'on ne croit plus pouvoir dominer. Je sais, les mots se suivent et tu les attaques encore, oh mon amour donne moi les armes pour me perdre, toute l'agitation que tu provoques et les sentiments et les peines et les échanges et les bonheurs et les voyages et les sourires d'après la peur et les seules années perdues*

*qui deviendront elles aussi des souvenirs qu'on ne dominera pas. Je reste attentif et je n'ai plus qu'une seule question : que faire ?*

*Et je n'attends plus rien, je suis un passager, un homme au regard sombre qui prend et ne donne pas, qui ne sait pas si l'aventure donnera de la chair, du sang, un nouveau cœur peut-être.*

*Alors j'enchaîne les mots dans un esprit parfait, prêt pour la lutte, celle que je ne peux abandonner, ce pays est le mien, la terre de mes frères et de mes sœurs, un peuple qui est le mien et que je dois sauver.*

*Je suis le sauveur. L'homme de la Providence.*

*Un père. Leur père à tous, l'homme qui regarde loin, au-delà des sacrifices et des misères qui laissent exsangue parfois et fier souvent. Je consomme des morceaux de passé. A l'intérieur du corps je tiens la force, la grande force donneuse de destin, et la lumière reste encore, la nuit, le jour, je vois l'avenir de ma patrie.*

*Je suis l'avenir de ma patrie. Je suis la chair et le sang.*

*Et le sang va couler, dans les rivières et dans les rues, dans les cœurs et sur les lames de nos sabres, jusqu'à savoir quel destin aura la guerre. Avec plaisir je sens la souffrance entrer en moi, je chasse la*

*douleur vulgaire et facile mais j'accueille la froide colère, la sainte haine de ces barbares destructeurs d'une nation et d'un peuple dont l'histoire est couverte de gloire et d'honneur. Redonnons l'honneur à ce pays, rendons lui sa force. Je sais les pièges, je sais les morts, je sais les folies et les jours de tempête. Un dessein cruel, je ne peux faire autrement, mon cœur se venge, mon esprit n'égare plus que les illusions de la perfection. Et la vie même n'en est que plus injuste. Alors je sais les brûlures du temps, et je sais le ciel et la terre.*

*Je suis le ciel et la terre. Je suis le feu.*

## **Un passage difficile**

Depuis six jours que je suis là, je ne fais rien. Je vomis, je bave, je remplis les chiottes plus vite que mon estomac, mais à part ça, je ne fais rien. Le médecin ne m'inspire plus aucune confiance. Je sais que c'est le médecin de tous les employés de l'ambassade mais les pilules qu'il me fait avaler me conduisent directement à la mort.

- Ce n'est pas grave, m'a-t-il dit le premier soir, votre organisme doit s'habituer au climat du pays, ça arrive tout le temps avec les touristes.

Les touristes ? Pour venir faire du tourisme dans ce pays, il faut avoir perdu l'esprit. Avoir perdu l'esprit avant de partir, et être prêt à perdre la vie à peine arrivé. Ils m'avaient fait rencontrer l'attaché d'ambassade leïanais à Paris juste avant que je ne quitte la France. Un garçon sympathique pour qui Leïan était victime d'une réputation injuste. « Sincèrement, et je ne dis pas ça parce que c'est mon pays, mais Leïan est l'un des plus beaux endroits du Monde ». Et il avait ajouté croyant me faire plaisir : « avec la France bien sûr ! »

J'avais suivi pendant trois semaines des cours intensifs sur ce morceau de la planète, son histoire, sa culture, son peuple, mais aussi comment vivre dans la société leïanaise, comment éviter les ennuis, etc.

J'ai été malade tout de suite, dans l'avion j'ai senti l'abominable m'envahir, un sale goût dans la bouche qui n'était pas seulement dû

au repas servi à vingt mille pieds d'altitude. Et puis à l'arrivée à l'aéroport international Naolis Magatt (du nom de celui qui chassa les anglais et devint le premier Président) j'ai failli m'évanouir. Heureusement qu'avec mon passeport diplomatique j'évite les formalités interminables des douanes locales. Je ne sais pas si vous avez remarqué mais plus le pays est sans intérêt, plus les douaniers sont soupçonneux. « Il n'y a pas de pays sans intérêt, jeune Lillo » m'a dit un jour mon oncle ambassadeur alors que je lui faisais part de mes ambitions professionnelles et de mes craintes d'être nommé dans un endroit horrible. Mais mon oncle ne connaissait pas Leïan.

Le commandant Bariani est venu me chercher à l'aéroport, il m'a aussitôt fait peur, m'expliquant qu'il avait passé ses trois premières semaines ici à l'hôpital : « vraiment un mouroir ». Selon lui, j'avais quand même de la chance car depuis cette époque on avait trouvé un médecin formidable, un vrai docteur avec de vrais diplômes. Et c'est ce génie qui était en train de me tuer.

Après une première entrevue édifiante avec la Grande Catherine, je me suis installé dans le studio réservé pour moi dans le quartier des diplomates. C'est l'ancien appartement de mon prédécesseur, il a été refait à neuf à cause des morceaux de chair de cette malheureuse, éparpillés dans toutes les pièces, il paraît qu'il y en avait partout, on a retrouvé du sang sur tous les murs. J'imagine que trancher une tête doit salir beaucoup. Bariani ne s'est pas privé de me raconter

l'histoire : « Moi je l'ai très peu connu la petite, elle était souvent malade, Madame l'ambassadrice a été très gentille avec elle, mais la petite elle ne voulait pas rentrer au pays, elle tenait à rester ici, elle avait un homme dans sa vie, un militaire léïanais. Et puis bon elle a été assassinée. Un crime crapuleux, c'est la version officielle, on a arrêté deux gars de la campagne et aussi sec on les a exécuté, les procès criminels dans le coin, ils sont plus rapides que les avions chasseurs de leur armée de l'air ! La famille de la petite a assisté à tout, le procès, l'exécution, etc. Elle n'était pas morte depuis trois semaines que les coupables étaient en Enfer. Et puis il y a eu cette rumeur sur son amant. Moi même je ne connais pas son nom. Madame l'ambassadrice, elle dit qu'il ne faut plus en parler. La petite, elle avait trente et un ans. »

C'est aussi mon âge. Je me dis que si quelqu'un voulait bien me trancher la tête, je n'aurais plus mon estomac qui se tourne dans tous les sens. Si la mort doit venir, autant éviter les souffrances.

Depuis six jours, je ne fais rien.

## FÉVRIER

### **Journal de Ny Hallet**

*Tout brûle, tout ne peut que brûler. L'enfer est là, palpable contre moi et je l'embrasse. J'ai enjambé des corps vides de sang. J'ai pleuré pour les âmes des pauvres lutteurs, ceux qui désiraient mourir au lieu de renoncer. Et d'ailleurs je vais mourir aussi. Le couteau dans le ventre et les tripes dans la sciure de bois. Pourquoi les hommes se conduisent-ils ainsi ? Voler au secours des âmes perdues ? Qui viendra à mon secours ?*

*Du besoin et des larmes, j'entre dans la nuit des nouveaux conquérants, je suis un explorateur, et je connais déjà l'extraordinaire pays, mon pays. Je ferai don au monde de mon savoir. Du sable et les vagues violentes par dessus mon corps de marbre, rien de plus solide face aux mécréants, aux voleurs d'âme, aux voyeurs de la médiocrité. Je suis un guerrier de l'éternité, un voyageur sage. Je regarde et j'écoute, je goûte et je touche, toute la puanteur des rues de Leïan qui rentre dans mes narines comme un violeur d'honneur.*

*Qui saura sauver la terre de mes ancêtres ?*

*Et toutes les choses qui tournent dans ma tête, les convictions, j'ai parlé avec lui, le créateur, le sage parmi les fous, la lumière. Je suis la lumière. Les mots qu'il m'a dit sont les mots de la connaissance puisqu'il regarde tout, écoute tout, goûte et touche toutes les activités humaines. Il fait de moi son égal. Pas de plus noble destin. Mon amour, toi aussi tu savais quelle force déployer, quand faire et quand se taire, j'ai appris auprès de toi, tu m'as nourri et enseigné la vie. Les femmes d'ici perdent leur dignité, les hommes d'ici perdent leur honneur.*

*Pourquoi fuir la vérité et la lumière ?*

*Quand je marche dans les rues de ma ville je vois les mendiants qui s'allongent par terre pour quémander. C'est devant Dieu que l'on s'allonge, seulement devant Dieu. Je vois des femmes qui proposent leur corps pour quelques pièces, je vois la saleté et la misère, où sont les soldats de ma terre ? Où est leur fierté ? Il faut que quelqu'un les relève et leur montre le chemin de la vérité. Ce pays est devenu celui des charognards, il y a ceux qui exploitent la misère des autres et il y a ces autres, les gueux.*

*Ma terre est retombée au Moyen-Age, la drogue fait des hommes et des femmes des serviteurs, peut-être que nul ne peut être remis dans la lumière, peut-être faut-il détruire les générations perdues, ces fins de race immobiles qui ne savent même pas qu'ils sont déjà*

*morts. Construire une nouvelle nation sur les fondements des premières générations, élever les enfants encore vierges de cette boue ignoble et les faire devenir des hommes et des femmes dignes d'un peuple choisi par Dieu.*

*Je suis prêt pour faire relever la tête et faire tomber celles qui ne peuvent être relevées.*

*Mon amour, tu voyages encore vers la chaleur quand moi, je vis dans la poussière. Au dessus de nos têtes les nuages se rejoignent, Dieu est en colère, nous avons trahi sa confiance, je suis prêt pour le sacrifice. Détruire puis construire. Des écoles et des temples, servir Dieu et la nouvelle Nation.*

*Ma terre redeviendra la terre des gens de DIEU.*

## **Des murs et des étoiles**

La ville est pleine de surprises, mes premières impressions sont balayées au fur et à mesure que John m'entraîne dans les rues de la capitale. Avoir un ami dans ces circonstances est plus qu'appréciable, c'est une bénédiction. Il parle la langue et connaît les bonnes places. Il était en Angleterre quand je suis arrivé. C'est moi qui l'ai accueilli à son retour.

Il est convaincu que j'aurai du mal à me plaire ici.

- Ici, il faut savoir renoncer à ce qui te paraît aller de soi chez toi. Le normal à Paris est le luxe à Leïan.

- Tu me prends pour une bourgeoise ? Je ne suis pas une amie de ta mère, je suis un guerrier, un combattant, j'ai fait la guerre.

John a aussi fait la guerre, il n'aime pas tellement en parler, je le charrie quand même.

- Et les femmes ?

Il éclate de rire.

- Voilà, ça c'est toi ! Tu vas être malheureux !

Nous passons nos dimanches à visiter les vieilles pierres. Le choc, ce furent les gamins par dizaines qui nous suivent, demandent et se battent pour rester le plus près possible de nous.

- Tu sais, je dois faire des rapports sur nos rencontres, à chaque fois que je te vois je dois écrire tout ce que tu m'a dis, tout ce que nous avons fait, etc. me dit-il.

- Moi, on ne me demande rien.

- Un cuisinier, un foutu cuisinier, que veux-tu qu'on te demande à part faire des gâteaux d'anniversaire ?

Je lui ai dit pour Anaïs et moi. Il a sourit.

- Elle n'était pas faite comme toi. Vous ne pouviez pas être ensemble.

Trop de différences.

- Toi et moi on est bien amis.

- Oui, mais on ne vit pas ensemble.

John préfère l'amour des garçons, il sait que je préfère l'amour des filles mais il ne renoncera jamais.

- J'ai demandé un autre poste, m'annonce t-il lors de l'une de nos promenades d'avant le couvre-feu.

- Pour où ?

- Tokyo.

John et moi sommes amis d'enfance. Son père était ambassadeur de Grande Bretagne au Japon et mon oncle l'était aussi, mais pour la France. Après la mort de mes parents, j'ai été confié à mon oncle et ma tante, et j'ai vécu cinq années magnifiques dans ce pays extraordinaire. Je sais que John est comme moi, il rêve du Japon, il veut y vivre.

- Encore cinq ou six mois et je me pose là-bas. Tu sais j'ai envisagé de démissionner pour faire autre chose, je suis riche alors pourquoi continuer ?

- Pour servir ta reine.

- Dans deux mois j'ai trente-deux ans et je n'ai encore rien construit.

A mon âge, mon grand-père avait fondé la Deanean Company, il dirigeait plus de cinq mille employés, il avait combattu avec Montgomery, il avait fait trois enfants à ma grand-mère...

- A mon âge, répondis-je, mon grand-père avait réussi à se faire jeter de partout, il buvait plus d'alcool en un jour qu'un régiment napoléonien en un mois et s'employait à faire des mômes dans tous les endroits de la Terre qui voulait bien l'accueillir !

- Tout le monde sait que tu es issu d'une famille de dégénérés.

Le soir, il y a peu à faire. Quelques endroits mais à vingt et une heures, c'est le couvre-feu.

## MARS

### **Journal de Ny Hallet**

*Je veux les tuer tous.*

*Je veux le sang, le sang du sacrifice. Il faut tout refaire, tout raser et j'ai les mains pour le faire. Je parle à Dieu, je suis comme lui. Et les météores semblent surgir dans ma tête, nous croiserons le fer, mes armes et mes hommes. J'ai vu toutes les choses, le Ciel et la Terre, les nouveaux hommes arrivés sur une Terre qui m'est promise. J'entends la musique, les sons qui annoncent l'apocalypse. Déjà les flammes emportent les corps des victimes et les corps des assassins. La réalité est l'entreprise de la fin du monde. Je te livre les secrets des plus belles légendes. Oh mon amour conduis-moi encore au pays des simples immortels, je suis prêt pour tout, pour le sacrifice, pour la mort.*

*Mon amour, mon amour pourquoi être partie ? Tu savais les envies et les forces autour, tu savais les maisons vides qui pouvaient nous abriter. Je veux encore plus de sang, les égorgements, des rivières de sang, les fleuves si rouges, des veines qui explosent et des têtes tranchées qui roulent longtemps, longtemps dans les rues de mon pays.*

*Le pays du courage.*

*Je suis là pour sauver les âmes puisque mon âme n'a pu être sauvée.  
Et les rares signes m'avertissent que désormais je rejoins les anges,  
je sais comme ils savent être les messagers de Dieu, mes amis, mes  
frères.*

*Comprendre.*

*Savoir.*

*Il est dit dans Le Livre que la vie est le don de Dieu et que seul Dieu  
et ses messagers peuvent la reprendre.*

*Je suis le messenger de Dieu.*

*Oh mon amour, tu participais sans cesse aux mille combats pour  
l'égalité entre les hommes et les femmes, entre les hommes entre  
eux et les femmes entre elles, mais qui aurais-tu sauvé ? Qui dois-je  
sauver ? Et quelle vie dois-je reprendre ? La peur reprend place et  
l'ordre, et la compréhension du monde.*

*Je les sauverai tous, et les vies reprises seront des âmes sauvées. Je  
t'aime mon amour, où que tu sois en ce moment, quoi que tu fasses  
en ce moment, je t'aime et je te devine, chaque sourire se dirige vers  
moi, chaque caresse vers le ciel est une caresse pour toi. Les  
tentations ne m'affaiblissent plus, la seule flèche qui pénétra mon  
cœur porte ton nom. Je change les lettres des mots de l'amour,*

*alanguï et sauvage comme le sont les forces du Bien contre les forces du mal, et je suis les forces du bien contre les forces du mal. La guerre se fait précise, les lames des sabres trancheront dans le vif, pas d'apocalypse, seulement la fin d'un monde.*

*Oh mon amour, l'apocalypse c'est moi.*

*Je crie les racines de ma vérité, je subjugué les quelques pleutres et je retiens des foules, je sais parler et rire et chanter et danser et tuer.*

*Je donne.*

*Je donne la mort avec tristesse, je forme les rêves secrets des nouvelles générations, j'accorde le pardon aux esprits égarés mais je n'épargne personne, pas de vengeance, pas de cruauté, le juste châtement des pécheurs, les organes dévoyés, de la solitude. Oh mon amour, ton histoire est la mienne, je peux encore ressentir le souffle de ta force sur mon visage, les phrases cognent plus fort que mon cœur dans ma poitrine, je vois les démons envahir les villes, cette planète est pourrie, chaque partie du sol est souillée par la honte et la faiblesse, il faut nettoyer la terre avec le sang, le sang des démons.*

*Le sang du Diable.*

## **Les Vagues Violentes**

Anja est allongée à côté de moi. Anja est allemande et magnifique. Elle me rappelle Anaïs. Je me dis que je suis allé vers elle à cause de ça. Je n'avais pas fait l'amour depuis quatre mois, et je suis à Leïan depuis janvier. On est en mars et ça fait du bien. Putain ça fait du bien ! Je la regarde dormir, elle a le sommeil élégant, alors je tire un peu le drap pour voir le reste de son corps. Des images de la nuit m'envahissent, un moment j'ai eu peur de ne plus savoir comment on fait, quatre mois sans un corps de femme contre moi, jamais cela ne m'était arrivé depuis mes dix-sept ans. Elle garde les yeux fermés, je m'approche plus et j'embrasse son ventre, aussitôt je lève les yeux et je la vois sourire, toujours les yeux fermés, je sais qu'elle va dire quelque chose. Elle dit un truc en allemand que je ne comprends pas. Mais Anja parle aussi le français.

- Mon français, me dit-elle doucement

- Quoi ?

- Tu es mon premier français.

Je veux bien la croire, ici les réputations ne sont pas exagérées et dans le milieu des ambassades du pays, Anja a la réputation d'être presque inabordable.

- Aucune chance avec elle, m'a dit John, lors d'une réception donnée à l'ambassade britannique une semaine après mon arrivée. J'avais été invité bien sûr et mis à part les collègues français, je ne connaissais que John, lequel avait tort sur un point : Anja Deisler. Elle n'était pas inabordable.

Anja s'est redressée et moi aussi, tant pis pour les préliminaires : « Je n'ai pas beaucoup de temps » me dit-elle avec l'accent de Romy Schneider dans *L'important c'est d'aimer*. Faire vite n'est jamais ma philosophie mais elle est intraitable. Ne me trouvant probablement pas assez vif, elle prend l'initiative et me repousse sur le dos, ma tête au pied du lit, d'un geste désinvolte elle fait voler le drap jusqu'au sol et vient sur moi, elle sait faire plaisir aux hommes et sait faire que les hommes lui fassent plaisir. A mon tour de fermer les yeux, mon esprit va dans tous les sens et je le laisse faire. Elle est le capitaine du navire, un bateau ivre. Anja a un corps fin et musclé, elle a fait de la compétition dans sa jeunesse, vice-championne d'Allemagne sur huit cents mètres et elle continue de s'entraîner chaque matin. C'est ainsi que moi je l'ai abordé.

- Je ne sais pas si je fais bien de t'en parler, mais je crois qu'il va se passer quelque chose ici, un coup d'état peut-être.

- De quoi tu parles ?

Elle est en train de s'habiller et je ne vois pas très bien ce qu'elle tient visiblement à me dire.

- Tu sais bien que les relations entre les personnels des ambassades ne sont pas recommandées, et on m'a fait des remarques à ton sujet.

- De quelles relations tu parles ? Les relations commerciales sont vivement conseillées au contraire.

- Les relations comme toi et moi.

- Ah, je vois, les relations sexuelles.

- Vous les français, vous êtes crus dans les mots.

- On est crus dans les mots, dans les gestes et même, je vais te dire, dans les pensées. Je vais te dire aussi que chez nous on encourage les diplomates à avoir des relations avec les étrangers et pas seulement avec la population locale, avec tous les étrangers, et toutes les relations possibles. On est un peuple ouvert. Ce qu'on désire le plus, c'est partager. Partager la culture, partager la science, échanger les informations, se mélanger les uns les autres.

- Alors quand tu es avec moi, tu es en mission diplomatique ?

- Non, parce que vous les allemands, vous êtes nos ennemis.

J'entrepris alors de lui montrer comment traiter un ennemi historique, je lui retirais rapidement les quelques vêtements qu'elle avait péniblement réussi à enfiler, et cette fois-ci, aucune protestation ne vint m'empêcher d'agir.

C'est John qui m'a donné l'idée pour l'aborder. Je suis allé au parc Sana de bonne heure un lundi matin et je me suis mis à courir. John savait qu'elle venait là chaque jour, très tôt. Elle courait vite mais sur quelques mètres, je pouvais faire mieux alors je l'ai rattrapé et

dépassé puis je suis tombé exprès devant elle. Elle s'est arrêtée pour me demander comment j'allais. Elle a d'abord parler léïanais et je lui ai répondu en français. Evidemment j'ai aussitôt fait celui qui la connaissait déjà. Elle a froncé les sourcils alors je me suis présenté.

- On s'est rencontré chez les Anglais.

- Vous êtes de l'ambassade de France ?

- Eh oui, ne m'en veuillez pas, ce sont mes parents qui m'ont forcé à choisir la diplomatie, moi je voulais faire champion du monde de course à pied, mais j'ai dû céder.

Je l'ai fait rire avec ça. On dit que les femmes aiment les hommes qui les font rire mais je n'y crois pas trop. Peut-être préfèrent-elles les hommes dont elles pensent qu'ils ne les feront pas pleurer.

Anja Deisler resta avec moi un moment ce matin là. Elle ne courut pas beaucoup, me donna des conseils pour ma cheville faussement douloureuse et repartit chez elle se préparer pour une journée de travail.

Le lendemain j'étais de nouveau au parc Sana, avec une cheville miraculeusement guérie. Je courus avec elle, fier de pouvoir suivre le rythme et heureux de la voir accepter ma présence.

Sortir le soir à Leïan ne présente pas de dangers particuliers dès lors que vous ne quittez pas le quartier des hôtels et des ambassades. Pour Anja, rester dans un tel périmètre a perdu de son intérêt depuis

bien longtemps. Elle connaissait d'autres lieux. Des endroits où on s'amuse encore après l'heure du couvre-feu.

Elle me les fit tous connaître.

## AVRIL

### **Journal de Ny Hallet**

*Aujourd'hui les femmes et les hommes vont se perdre dans des rêves de mille couleurs. Je les regarderai dormir. Je les regarderai mourir.*

*En marchant parfois à l'intérieur du vide de leur conscience, j'attrape les grappes d'incertitude et j'en fais des lignes droites vers le Paradis. Un trou est créé qui entraîne le monde à sa perte, jusqu'au fond de l'abîme de l'Enfer, et les monstres tragiques feront comprendre l'ennui aux faibles passagers, aux malades exemplaires de notre décadence. Frémir et peser sur l'horreur la délivrance ultime. Me conduire en avant à la couleur du sang, un rouge de vanité. Tes larmes, mon amour, entourant chaque seconde de ma vie difficile, comme si je pouvais croire que la lutte docile restera entre nous et chassera le malheur de ta disparition.*

*Eclaire et massacrer les millions d'inutiles, faire prendre feu aux corps à coups tragiques et fiers, courir dans les couloirs d'un bonheur gigantesque avec dans chaque main la courbe de la lame en acier de mes sabres. Dieu me montrera la voie. Des arbres éternels nous offriront les fruits qui nourriront nos corps, et du ciel, les esprits viendront nous entraîner à offrir la mort. Des puits, sortiront les*

*flammes et des sous-sols s'échapperont les flux de maladies qui détruiront les maigres résistants à notre guerre parfaite.*

*Oh mon amour comme je voudrais te voir auprès de moi, plus près encore. Comme je voudrais pouvoir te faire revenir, jusqu'à nos belles années quand nous savions déjà quel destin commun nous allions vivre.*

*Oh mon amour encore du temps, des réussites idéales, les changements ne me rattrapent plus. Tu me manques, tu me manques et tu ignores les jours historiques qu'enfin nous allons vivre.*

*De chaque maison je verrai s'enfuir les habitants pollués, ils brûleront vite et se précipiteront vers leur ultime demeure, ils rejoindront les lâches et les mauvais penseurs. Des nuages, tombera une pluie de fer frappant sans pitié et sans haine les pauvres paresseux qui refusent déjà de se tenir debout.*

*Les parasites vivant sur le dos de mon peuple, les ignorants de Dieu, les faibles et les immondes devront mourir aussi.*

*Dans les temples se cacheront les corrompus et les traîtres mais j'irai les chercher pour les voir allongés devant leur créateur. Je les ferai demander un pardon qu'ils ne peuvent mériter, et j'arracherai leur*

*cœur avec une joie certaine pour m'offrir ces organes farcis du sang puant des dégénérés qu'ils sont devenus.*

*Je connais ma mission, elle est belle et noble.*

*L'air dans leurs poumons sera le poison détruisant les entrailles, ils vomiront leurs boyaux et une dernière prière adressée au Seigneur ne pourra les sauver. Je les ferai souffrir puisqu'ils le méritent bien, et avant de mourir ils auront lu dans mes yeux la compréhension de ce monde que jour après jour ils rendaient plus tragique. Je les aimerai comme je t'aime mon amour, et leur ôter la vie est mon présent à l'humanité toute entière. Un soir dans ton appartement tu m'avais ordonné de te rendre à ton Maître, et moi je t'ai donné ce bonheur parfait en te tranchant le cou.*

*J'ai coupé ta tête et j'ai bu ton sang.*

*Oh mon amour, tu manques à ma vie, mais je sais que Dieu nous a créé pour rendre à notre peuple son histoire glorieuse.*

*Oh mon amour. Ton sacrifice est mon sacrifice.*

*Je t'aime.*

## **Le soir des heures calmes**

L'impératrice est inquiète. Je suis dans son bureau avec Cécile et le Commandant Bariani, notre attaché militaire. Très peu attaché et très peu militaire. Comme nous tous ici, il s'ennuie beaucoup. Je l'aime bien. Il est plutôt lucide sur l'influence de notre nation dans la politique de ce pays. Il écoute néanmoins attentivement notre chef nous dire ce qui la tracasse comme ça.

- Paris s'inquiète. Paris s'inquiète et moi aussi. Moi aussi parce que j'ai peu d'informations à leur donner. Il paraît qu'il se trame quelque chose de pas clair à Leïan et là-bas ils veulent savoir de quoi il retourne. Alors je sais que vous aimez bien ne rien faire de vos journées mais là il faut vous bouger. Bariani, ou vous Cécile, vous êtes là depuis plus longtemps que moi. A votre avis ? Bien sûr je n'ose pas demander quoi que ce soit à notre petit nouveau, depuis quatre mois qu'il est là, il ne peut rien savoir, n'est-ce pas ?

Le sarcasme dans sa voix ne passe pas inaperçu. Je suis là depuis quatre mois et demi et alors ?

- Bariani ? Cécile ?

- Eh bien Madame l'ambassadrice, commença Bariani, on murmure des histoires de coup d'état, l'armée veut un régime plus dur, le général Koey dit en privé que le Président Moera n'est pas assez strict avec l'administration, il estime que la corruption se répand trop, que le régime se laisse manipuler par les Occidentaux. En privé

seulement, parce qu'en public, il ferme sa gueule, si vous permettez l'expression.

- Je permets l'expression mais pas le fait que je ne sache rien de tout ça. Je lis vos rapports chaque semaine et à part quelques infos sur la nouvelle politique agricole ou la grève des trapézistes, je n'apprends rien de la politique locale. Or Paris désormais, après nous avoir laissé dormir, réclame un état quotidien de la situation. Et ça, c'est votre boulot.

Chaque matin, quand j'arrive à l'ambassade, tout le monde me demande ce que l'on va manger aujourd'hui. C'est devenu la plaisanterie de la maison, ils m'appellent tous chef. Et à part faire rire le personnel, je fais peu. Quelques demandes de visa par ci par là, quelques cours de leïanais, des visites dans les administrations pour représenter la France, je m'ennuie. Heureusement qu'il y a Cécile. Elle est adorable, elle me raconte sa vie, ses aventures aussi bien en Ardèche dans son enfance qu'en Argentine au début de sa carrière. Avec elle je voyage, je vois les visages de ceux qu'elle a connus, j'entends le son de leur voix et je suis auprès d'eux. Cécile est tranquille, elle a tout vu, rien ne peut vraiment l'inquiéter, elle était à New York au moment de la mort d'Ismael Jackson, elle a déjà vu la fin du monde.

- Si tu n'es pas complètement aveugle, tu vois très bien que quelque chose se prépare.

Anja m'avait déjà dit une chose dans ce style.

- J'ai l'expérience, reprend Cécile, l'air est pourri, ça sent très très fort les armes et la haine.

## MAI

### **Journal de Ny Hallet**

*Cueillir les fruits et les roses.*

*Voilà comme je vais être, un homme parmi les loups. Le plus sauvage d'entre tous. Et mon éternité devra convenir d'un meilleur spectacle. Les seules voyages que je veux faire sont ceux des pauvres héros aux mains salies par les actes que personne d'autre ne veut faire, alors que tous savent qu'il faut les faire.*

*Je ferai ce qu'il faut.*

*Je suis le messenger de Dieu en mon pays. L'homme parmi les faucons et l'homme parmi les colombes. La peur est endormie contre le flanc de mes ancêtres. Chaque nuit les images du règne viennent vivre en moi. Un douloureux souvenir pour nous. Oh mon amour, encore les questions de notre adolescence, te voir surgir si près de moi alors que je te sais disparue. Et les visites des frères soldats venus me dire que je ne suis pas seul. Mais je suis seul sans toi. Même entouré, même aimé, je suis seul sans toi.*

*Les édifices tragiques des vainqueurs du passé ne peuvent venir encore détourner du grand chemin les troupes prêtes pour la guerre. Il y aura les morts. Comme une catharsis.*

*Et il y aura le nouvel âge.*

*Oh mon amour, je t'écris pour te dire que je t'aime. Pas de plus triste mot. Pas de plus triste visage. Les jours passés à chercher dans nos cœurs des raisons d'être loin l'un de l'autre. Les heures entières dans la nuit, mon histoire dans ton histoire et les lumières artificielles dans un grand élan porté l'un vers l'autre. Comment te dire le feu à l'intérieur de moi dès que ta main s'approche ? Comment t'avouer encore les mille explosions qui dansaient dans mon corps quand tu disais les mots du seul sentiment qui vaille vraiment la peine ? Une maladie d'amour, une maladie mortelle bien pire que la vie. Une vague violente au-dessus de nous deux, un vertige agréable, ma main dans tes cheveux et les sens transformés donnant plus de courage. Je me souviens de tout, la porte du Paradis ouverte sur l'Enfer de ta disparition, tes larmes de douleur et mes larmes amères qui tombent dans le vide qu'est devenu ma vie. Sans toi.*

*Oh mon amour, pas de temps sans crever d'envie d'être avec toi. Pour te rejoindre là-bas, je ferai les supplices que j'ai moi-même vécu, et défier tous les Diables puisque je suis comme eux, un Dieu*

*sur ma terre. Tenir l'équilibre, sur un fil assassin. L'air est plein de tourments et mon tumulte s'accroît.*

*Oh mon amour je t'aime. Et je pars en voyage sans quitter ma demeure.*

*Loin d'ici.*

*Et les flammes reviennent nettoyer des dangers parfaitement servis par des hordes de rats rassemblés pour faire croire que le mal est vainqueur de la guerre intérieure. Au Paradis, survivent les traîtres, les faiseurs de mort, ceux qui ne savent plus si l'avenir sera blanc ou bien noir. L'avenir, je le sais, sera rouge de sang. Et un apocalypse tiendra lieu de renouveau, sur les cendres des hommes et des villes, je rebâtirai la Nation, celle d'une race pure, vierge des péchés ayant souillés le nom de mon peuple.*

*Je suis cet avenir.*

*Chaque peau cuira et chaque corps brûlera. En manger des ennemis, en boire du sang, en pleurant chaque vie détruite puisque chaque homme comme chaque femme est un morceau de cet univers dans lequel nous évoluons sans comprendre le sens de nos peurs premières.*

*Oh mon amour, tu es dans tous mes rêves.*

*Tu es tout mes rêves.*

## **Du regard des autres**

Je suis allongé sur le lit et je pense à mon ami Juan, encore en France. Je me demande où il en est. J'ai envie de partir, d'aller le retrouver, peut-être même qu'ensemble nous irions à la recherche de Caroline. Dans mes rêves d'homme éveillé, je nous vois encore tous les trois comme au bon vieux temps.

John m'emmerde avec ses histoires du Japon, il va partir en septembre, deux mois en Angleterre et puis Tokyo. Je l'envie quand même.

Anja n'aime pas John. Elle le trouve trop froid. Une allemande qui préfère les hommes expansifs, voilà pourquoi elle n'est pas encore mariée, trouver un allemand chaleureux et de son âge relève de l'exploit.

Les jours sont de plus en plus longs, au bureau j'essaie d'avoir quelque chose à faire, ça me rappelle la fille dans *Moins que zéro* : « *Ce que je n'ai pas ? Je n'ai pas quelque chose à perdre* ». Ou un truc dans le genre. Cécile Tessier me raconte ses histoires pour la mille et unième fois, je commence à les connaître par cœur. Bariani cherche des infos, c'est le seul qui travaille. Chaque lundi matin on a

réunion dans le bureau de la patronne, elle veut de la chair fraîche, des infos qu'aucun de nous n'a, elle se met en colère, nous traite d'incapables et menace de remplir nos dossiers avec ses appréciations personnelles. On a beau lui expliquer qu'il n'y a rien à raconter, elle nous en veut, elle imagine que toutes les ambassades savent des choses que nous sommes les seuls à ignorer, mais nous en sommes tous au même point. Je sais qu'il y a des rumeurs de coup d'état, de révolution, Anja n'en sait pas plus. Je n'en dirai pas autant de John. D'abord il est anglais et les anglais ont une relation particulière avec Leïan. Ce sont eux qui ont administré le pays pendant 150 ans. De plus, récolter de l'information sur la situation politique est son travail, mais chez nous il n'y a personne pour ce rôle-là. Bariani aimerait bien mais il ne sait pas comment faire et puis surtout, il ne serait pas crédible. En attendant, Lempereur doit rendre des comptes à Paris et elle n'a rien à dire.

Le pays est au bord de la mort, il ne bouge plus. Ici la télévision parle du redressement spectaculaire de l'économie qui fera de Leïan une grande puissance dans quelques années, les responsables politiques prennent comme exemple les dragons d'Asie. Ils oublient de préciser que cette croissance des petits dragons asiatiques s'est accompagnée d'une fragilité qui les a conduit à la ruine dans laquelle ils se trouvent à présent. Je ne suis pas certain qu'un tel exemple soit réellement à suivre. Et puis de toute façon, cette histoire de croissance est un gros mensonge. Ce pays va si mal que l'inflation rend obsolète les

nouveaux billets de banque à peine imprimés. Il n'y a presque pas d'industrie, certes le travail ne coûte pas grand chose mais la main d'œuvre n'est pas assez qualifiée, même selon les critères que les occidentaux établissent lorsqu'ils font travailler les pays les plus pauvres. L'exode rural est comme partout ailleurs dans le monde : total. Les campagnes se désertifient, les villes gonflent tellement qu'elles sont sur le point d'exploser, des quartiers entiers naissent en quelques semaines, des milliers d'enfants errent dans les rues à la recherche de quelque chose à manger. Ils sont si nombreux que certains commerçants de la capitale, les pires salopards qui soient, ont repris le système brésilien des escadrons de la mort, ils emploient des tueurs : tu tues un môme errant, tu gagnes de l'argent. Ce pays ressemble plus à la Corée du Nord qu'à un pays en pleine expansion.

La vraie crainte du Président, c'est de ne plus pouvoir payer les militaires, il sait que si ceux-ci se rebellent, tout est fini pour lui.

## JUIN

### **Journal de Ny Hallet**

*Tu me manques. Je sais les richesses et les doutes.*

*Le temps est venu de faire des images de mes rêves des visions de la réalité. Et les élégantes venues ne sont pas celles qui nous faisaient défaut lors des dernières tentatives pour faire de cet Enfer un Paradis.*

*Aujourd'hui, les anges guerriers descendent sur Terre. Je serai leur guide. Nous balayerons la fange, nous balancerons la boue dans le caniveau des existences misérables de ces gens misérables.*

*Je sens venir en moi la puissance et la tragique épreuve de ce monde en déclin. Je veux arracher les cœurs avec mes dents, je veux croquer dans l'âme humaine, boire les chairs et souffler sur la mort comme tu soufflais sur la vie. Se souvenir de quelques heures passées à marcher et à se dire qu'un rêve, quel qu'il soit, doit devenir de la fumée sauf pour les messagers de Dieu. Oh mon amour, je ne cherche plus les images du passé magnifique, les traces laissées dans l'âme de l'amour exemplaire, de l'amour somptueux et vibrant dans lequel nous plongeons jusqu'à perdre le sens des réalités de ce mauvais monde. Et les belles et les lâches ne viendront plus dormir*

*sous notre toit. Souviens toi, tu le peux, des bleus et des violets, des fleurs, des parfums et des lumières. On se rappellera les nuits douces sur les vagues, à guetter le vent frais sur nos visages tranquilles, le parfait moment pour te dire que je t'aime. Disparus les reflets et les mirages d'une vie sans peur, d'une simple et vivace phrase prononcée pour te faire rire encore.*

*A présent nous sommes prisonniers des forces qui nous échappaient du temps de notre union, nous sommes les sommets de la montagne. Partir à la conquête sans faiblir. Regarder le soleil en face et défier les démons. J'ai le temps et l'envie, j'ai la force et je sais les volontaires et je sais les idéaux, et je tais les larges bords autour desquels viennent mourir les pauvres âmes.*

*Ils vont cracher leurs tripes, ces porcs ! Ils vont souffrir ! Ils vont ressentir la grande douleur, je veux qu'ils sachent jusqu'à quel point on peut tenir dans l'horreur avant la délivrance, avant la mort.*

*Je suis la délivrance.*

*Je suis la paix.*

*Je suis l'ange premier de la délivrance.*

*Je suis ton seul amour mon amour et je suis l'homme que Dieu a choisi pour faire sur la Terre, des réalités de nos rêves.*

*La faim va tarauder le peuple et d'une révolution peut naître un chaos encore plus grand. Il nous faudra plus de temps pour mettre en place le programme du renouveau. Mais quand nous aurons construit les murs de cette citadelle de la liberté éternelle, alors nous en ferons le royaume de Dieu. Tu sais, moi j'ignore le secret de l'universalité.*

*Une nation.*

*Un peuple.*

*Une histoire.*

## **Dans la vallée de l'ombre de la mort**

John est mort. Je cours dans les rues en flammes depuis environ cinq minutes, direction l'ambassade d'Allemagne car j'ai des informations contradictoires. Au bureau, c'est la panique, Bariani m'a ordonné de rester ici, on allait être évacué en hélico jusqu'à l'aéroport d'une seconde à l'autre et si je n'étais pas là, ils ne m'attendraient pas. J'ai vu Lempereur crier après tout le monde dans les couloirs, elle organise la fuite. Cécile est calme, elle attend de pouvoir partir. Moi, j'ai préféré tenter ma chance à l'extérieur, non pas que je veuille rester dans ce pays en proie à la folie, mais j'ai tenté d'appeler Anja et personne ne répond, je sais que l'ambassade de Grande Bretagne a été prise d'assaut et que tout le personnel a été exécuté. John aussi.

Je vais chercher Anja Deisler. Il paraît que l'ambassade d'Allemagne est encerclée par des hordes de fous. Il paraît que tout le monde tire sur tout le monde. Je suis armé moi aussi. Bariani m'a donné un automatique avant de me laisser franchir la porte : « Tu en auras peut-être besoin petit. »

Je cours comme un malade, je longe le mur qui ceint la légation française mais je ne vois personne, il faut dire que je ne prends pas le temps de bien observer.

Je ne pense qu'à une seule chose, suivre le bon chemin pour rejoindre Anja, je ne suis pas sûr qu'elle se trouve encore là-bas, mais il faut essayer.

En franchissant les grilles du Parc Sana, je commence à sentir l'odeur de brûlé, je lève la tête et je vois. Je vois la fumée dans un ciel sombre, les nuages sont prêts à donner leur trop plein de pluie. Je reprends ma course. Je croise quelques personnes qui me disent de faire demi-tour, je ne parle pas bien leur langue mais leurs gestes sont suffisamment explicites. Je continue. Après le parc je chute lourdement sur le bitume à cause de ce que je crois être une branche d'arbre, mais c'est un corps humain qui m'a fait trébucher. Je n'ai pas le temps de m'attarder. Jusqu'à présent je n'y avais pas pensé mais maintenant je sens la peur devenir ma compagne. L'odeur de brûlé devient gênante, je vois des cadavres dans chaque rue, je passe près de maisons en flammes sans m'arrêter. Je vois quelqu'un sortir en courant de l'une d'entre elle, il est une torche vivante, personne ne s'en occupe, il peut bien mourir, c'est chacun pour soi. J'avance à contre courant. L'ambassade allemande n'est plus très loin quand on me tire dessus. Je plonge à terre et je roule vers le caniveau comme on me l'a appris à l'armée. Je sors l'automatique de Bariani et je redresse la tête. Rien. Personne. Alors je me relève et je vais me tenir contre les murs des immeubles. Le feu est partout. Je m'arrête dès que j'aperçois l'ambassade. Il n'y a personne autour. Cette fois je prends mon temps pour m'approcher des grilles. Celles-ci sont

grandes ouvertes, je les franchis, l'automatique dans la main gauche, j'ai enlevé la sécurité et j'ai fait passé une cartouche dans le canon, je me méfie quand même, manquerait plus que je tire sur Anja. J'entre dans le bâtiment et là j'entends les cris. Des hurlements. Ils viennent de l'étage. Je prends le grand escalier qui se trouve à droite après l'entrée. Je grimpe doucement les marches, je me tiens du côté extérieur la tête levée pour voir le mieux possible. Il n'y a plus de cris, il n'y a plus qu'une voix masculine qui parle en leïanais. Je ne comprends rien. J'arrive en haut de l'escalier et je m'accroupis avant de regarder. Ce que je vois arrête mon cœur. Dans le couloir un homme qui me tourne le dos tend un fusil mitrailleur vers Anja, il lui parle et elle ne répond pas, elle est blanche comme la craie, je vois son visage transformé par la peur. Je crains de me lever et d'avancer vers eux, je crains que si elle me voit, le tueur en face d'elle s'en rendra compte aussi. Je tente ma chance. Je me redresse et sans quitter le mur qui m'abrite en partie, je vise le type. Je crie *hey* pour le faire se tourner vers moi, ce qu'il fait et sans attendre une seconde de plus je lui tire dessus. L'automatique est efficace et je suis un très bon tireur. L'homme a pris la balle dans l'épaule, il tombe et je me précipite vers lui pour le désarmer puis je vais vers Anja qui me regarde, la bouche ouverte et les yeux fixes. Je lui fais signe de ne rien dire, j'ignore s'il ne reste pas quelqu'un d'autre, les coups de feu ont fait énormément de bruit. Je demande à Anja s'il y a quelqu'un d'autre. elle me fait signe que non. Je la prends dans mes bras.

- Que s'est-il passé ici ?

Elle me prend la main et sans rien dire me fait franchir une porte juste derrière nous.

C'est en Enfer que j'entre alors.

Des bras, des jambes, des têtes sont éparpillées sur le sol, les murs sont couverts d'inscriptions, des lettres de sang. Le sol est rouge. Je ne peux avancer, au milieu de la pièce se trouve le torse d'un homme ouvert, les entrailles sortent et tombent de chaque côté, je veux faire un pas dans la pièce mais j'ai du mal à lever la jambe, c'est le sang qui retient ma chaussure. L'odeur est immonde, c'est un parfum de mélange, la chair à vif et la chair brûlée. J'essaie de comprendre ce qui est écrit sur les murs :

ana veo

ana sey

ana ema

- Tu sais ce que ça signifie ?

Anja me regarde sans rien dire, je répète ma question. Elle regarde le mur puis le corps mutilé à mes pieds.

- C'était l'ambassadeur.

- Quoi ?

- C'était l'ambassadeur, répète t-elle en désignant le torse ouvert.

Je regarde ma montre, je me souviens de l'hélicoptère et je prends Anja par la main, elle se laisse faire.

Je préfère courir, Anja sait courir, elle aussi. J'ai toujours le pistolet de Bariani dans la main, en sortant de l'immeuble je regarde bien de chaque côté avant de traverser, comme ma maman me l'a appris il y a bien longtemps. Anja et moi refaisons la route dans l'autre sens. La fumée est omniprésente mais personne dans les rues. Nous traversons le parc Sana sans rencontrer âme qui vive, je n'ai pas le temps d'y faire attention mais j'ai presque l'impression que les cadavres qui jonchaient les rues tout à l'heure ont disparus. La ville est d'un calme inquiétant. Nous continuons de courir pour rejoindre l'ambassade française en espérant que la voie va continuer d'être libre et qu'un hélicoptère sera là pour nous.

Nous mettons deux fois moins de temps pour revenir qu'il ne m'en a fallu pour aller chercher Anja. Et cette fois, sans personne pour nous tirer dessus.

Les grilles du bâtiment français sont ouvertes comme l'étaient celles de la maison allemande, je redouble de prudence et d'inquiétude. A peine entrés dans la maison, je vois Bariani, Famas dans les mains, qui assure la sécurité.

- On attendait plus que toi.

- C'est Anja...

- Je sais qui c'est, viens on n'a pas le temps de discuter, Lempereur est déjà parti avec tous les autres, il ne reste que nous trois et le pilote de l'hélico qui nous attend sur la plate-forme.

- Il n'y a que lui ou il est avec son appareil ?

- Tu as beaucoup d'humour petit, mais les circonstances ne s'y prêtent guère.

Nous grimpons sur le toit, je tiens toujours Anja par la main.

- Daniel ?

- Quoi ? répond t-il.

Je sens dans le ton de sa voix qu'il est sur des charbons ardents.

- Tu peux m'expliquer ce qu'il se passe ici ? A l'ambassade d'Allemagne j'ai vu des corps charcutés, ce sont des monstres qui vivent dans ce putain de pays ou quoi ?

- Le général Koey a pris le pouvoir. Ou plutôt... avait pris le pouvoir.

Nous arrivons sur le toit, les pales de l'hélicoptère tournent déjà, nous avançons vers l'ouverture, la porte de la sauvegarde. Je n'entends plus Bariani à cause du bruit du moteur de l'hélico. Nous montons et nous nous installons du mieux possible, le pilote n'attend pas pour décoller, il nous emmène vers l'aéroport avant que celui-ci soit complètement fermé, un avion nous attend pour nous sauver de cet Enfer. J'entends alors la voix d'Anja répéter quelque chose.

- Quoi ?

- Une nation, un peuple, une histoire.

- Quoi ?

- Une nation, un peuple, une histoire.

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est ce qu'il y avait écrit sur le mur.

Je la regarde sans comprendre. Je me tourne vers Bariani qui me parle à son tour.

- Le général Koey a été assassiné, c'est un autre militaire qui dirige ce pays maintenant.

- Comment il s'appelle ?

Je suis obligé de parler fort pour me faire entendre, nous n'avons pas de casque. Bariani me répond d'une voix encore plus forte :

- Il s'appelle Ny Hallet.

## **Journal de Ny Hallet**

*Et la douleur avance dans mon âme et mon corps,  
Elle s'infiltré et déploie ses longues ailes funèbres  
Pour me plonger encore dans le Fleuve des Ténèbres  
Duquel mes larmes douces appelleront la mort.*

*Mon plus vieil ennemi, d'un souffle ou d'un sourire  
Sait comment m'achever, me faire perdre l'envie.  
Avec lenteur je sombre, j'abandonne ma vie.  
Mon Amour s'est perdu et moi je veux mourir*